

La vérité dans la fiction*

David Lewis

Nous pouvons dire avec vérité que Sherlock Holmes vivait à Baker Street, et qu'il aimait faire la démonstration de ses capacités mentales. Nous ne pouvons pas dire avec vérité qu'il était un homme dévoué à sa famille, ou qu'il travaillait en collaboration étroite avec la police.

Ce serait pratique si nous pouvions prendre au pied de la lettre de telles descriptions de personnages fictionnels, leur attribuant la forme sujet-prédicat comme pour les descriptions similaires des personnages de la vie réelle. Ainsi, les phrases « Holmes porte un chapeau haut de forme en soie » et « Nixon porte un chapeau haut de forme en soie » seraient toutes les deux fausses parce que le référent du terme-sujet – Holmes dans la fiction ou Nixon dans la vie réelle, selon le cas – ne possède pas la propriété, exprimée par le prédicat – porter un chapeau haut de forme en soie. La seule différence serait que les termes-sujets « Holmes » et « Nixon » ont des référents d'une sorte radicalement différente : l'un est un personnage de fiction, et l'autre une personne en chair et en os de la vie réelle.

Je ne mets pas en question l'idée qu'un traitement à la manière de Meinong puisse être efficace. Terence Parsons l'a fait¹. Mais ce n'est pas une chose facile de surmonter les difficultés qui apparaissent. Tout d'abord, n'y a-t-il pas un sens tout à fait approprié pour lequel Holmes, comme Nixon, *est* une personne de chair et d'os de la vie réelle ? Il y a des histoires à propos des exploits de super-héros d'autres planètes, de Hobbits, de déluges de feu, d'intelligences vaporeuses et de non-personnes. Mais quelle erreur se serait de classer les histoires de Holmes avec tout cela. Contrairement à Clark Kent et aux autres, Sherlock Holmes n'est qu'une personne – une personne de chair et d'os, un être de la même catégorie que Nixon.

Considérez aussi le problème de la chorale. Nous pouvons dire avec vérité que Sir Joseph Porter, K. C. B., est assisté par une chorale formée de

* Traduction par Yann Schmitt de « Truth in Fiction », *American Philosophical Quarterly*, 1978, 15: 37–46 ; texte repris in D. Lewis, *Philosophical Papers, Volume I*, Oxford, Oxford University Press, 1983. Avec l'aimable autorisation de Stephanie Lewis.

¹ Dans « A Prolegomenon to Meinongian Semantics », *Journal of Philosophy* 71 (1974): 561-80, et in « A Meinongian Analysis of Fictional Objects », *Grazer Philosophische Studien* 1 (1975): 73-86.

ses sœurs, de ses cousins et de ses tantes^{*}. Pour rendre ceci vrai, il semble que le domaine des personnages fictionnels doit contenir non seulement Sir Joseph lui-même, mais aussi beaucoup de sœurs, de cousins et de tantes fictionnels. Mais combien – cinq, une douzaine, peut-être ? Non, car nous ne pouvons pas dire en vérité que le nombre de membres de la chorale est cinq ou douze. Nous ne pouvons rien dire d'exact sur sa taille. Alors avous-nous peut-être une chorale fictionnelle, mais aucun membre fictionnel de cette chorale et ainsi aucun nombre de membres ? Non car nous pouvons énoncer certaines vérités à propos de la taille de la chorale. On nous dit que les sœurs et les cousins, même sans les tantes, se comptent par douzaines.

Le meinongien ne devrait pas supposer que les quantificateurs dans les descriptions de personnages fictionnels portent sur toutes les choses qu'il pense exister, aussi bien les fictionnelles que les non-fictionnelles ; mais il ne pourra pas facilement dire comment le domaine de quantification est à restreindre. Considérez si nous pouvons dire en vérité que Holmes était plus intelligent que quiconque à ce jour. Il serait pertinent de le comparer à des personnages fictionnels, tels que Mycroft et Watson ; mais pas à d'autres tels que Poirot ou « Slipstick » Libby. Il est certainement pertinent de le comparer à des personnages non-fictionnels, tels que Newton ou Darwin ; mais probablement pas à d'autres tels Conan Doyle ou Frank Ramsey. « Plus intelligent que quiconque » signifiait quelque chose comme « plus intelligent que quiconque dans le monde de Sherlock Holmes ». Les habitants de ce « monde » sont tirés en partie du côté fictionnel du domaine meinongien et en partie du côté non-fictionnel, n'épuisant ni l'un, ni l'autre.

Finalement, le meinongien doit nous dire pourquoi les vérités à propos de personnages de fiction sont, parfois mais pas toujours, amputés des conséquences qu'elles devraient impliquer. Nous pouvons dire avec vérité que Holmes vivait au 221b Baker Street. On m'a dit² que le seul immeuble au 221b Baker Street, à l'époque et encore maintenant, était une banque. Il ne s'en suit pas et il n'est certainement pas vrai que Holmes vivait dans une banque.

La voie meinongienne est difficile et dans cet article, je vais explorer une alternative plus simple. Ne prenons pas les descriptions de personnages fictionnels au pied de la lettre, mais plutôt, considérons-les comme des abréviations de phrases plus longues commençant par un opérateur « dans telle ou telle fiction ». Une telle expression est un opérateur intensionnel qui peut être mis en préfixe d'une phrase φ pour former une nouvelle phrase.

^{*} Chorale apparaissant dans *H. M. S. Pinafore*, opéra de Sullivan et Gilbert de 1878, Josep Porter est l'amiral commandant le Pinafore [Note du traducteur]

² On m'a dit aussi qu'il n'y avait jamais eu d'immeuble à cette adresse. Peu importe qui a raison.

Mais alors, l'opérateur préfixé peut être ôté pour former une abréviation, nous laissant avec ce qui semble être la phrase initiale φ mais cette abréviation diffère de φ par son sens.

Ainsi, si je dis que Holmes aimait se vanter, vous admettez que j'avais affirmé une version abrégée de la phrase vraie « Dans les histoires de Sherlock Holmes, Holmes aimait se vanter ». Alors, la phrase enchâssée « Holmes aimait se vanter », prise en elle-même et dont l'opérateur préfixé n'est ni présent explicitement, ni tacitement compris, devrait être abandonnée au destin commun des phrases de la forme sujet-prédicat avec des termes-sujets sans dénotation : la fausseté automatique ou l'absence de valeur de vérité, selon votre goût.

Beaucoup de choses que nous pourrions dire de Holmes seraient potentiellement ambiguës. Elles peuvent ou non être comprises comme des abréviations de phrases portant le préfixe « Dans les histoires de Sherlock Holmes... ». Dans la pratique, le contexte, le contenu et le sens commun résoudre en général l'ambiguïté. Considérez les phrases suivantes :

- Holmes vivait à Baker Street.
- Holmes vivait plus près de Paddington Station que de Waterloo Station.
- Holmes était simplement une personne – une personne en chair et en os.
- Holmes a réellement existé.
- Quelqu'un a vécu au 221b Baker Street.
- Le plus grand détective londonien en 1900 prenait de la cocaïne.

Toutes ces phrases sont fausses si nous les prenons sans préfixe, simplement parce qu'Holmes n'existe pas actuellement. (Ou peut-être que certaines manquent d'une valeur de vérité) Toutes sont vraies si nous les prenons pour des abréviations de phrases préfixées. Les trois premières seraient probablement comprises ainsi, et alors elles semblent vraies. Les autres seraient probablement comprises comme étant sans préfixe et alors elles semblent fausses. La phrase

- Aucun détective n'a jamais résolu autant de cas.

serait probablement comprise comme sans préfixe et donc comme vraie, bien qu'elle serait fausse si elle était préfixée. La phrase

- Holmes et Watson sont identiques.

est certainement comprise comme préfixée et donc comme fausse, mais ce n'est pas une réfutation de la logique libre³ qui pourrait la tenir pour vraie si on la comprenait comme sans préfixe.

³ Par exemple, le système donné dans Dana Scott, « Existence and Description in Formal Logic », in *Bertrand Russell : Philosopher of the Century*, Ralph Schoenman (éd), London, Allen & Unwin, 1967.

(Je me hâte de concéder que certaines vérités à propos de Holmes ne sont pas des abréviations de phrases préfixées, et ne sont pas aussi vraies parce que « Holmes » est sans dénotation. Par exemple, ces phrases :

- Holmes est un personnage fictionnel.
- Holmes fut tué par Conan Doyle puis ressuscité ensuite.
- Holmes est suivi par une cohorte lui rendant un culte.
- Holmes symbolise la lutte permanente de l'humanité pour la vérité.
- Holmes n'aurait pas eu besoin d'enregistrements pour obtenir des preuves contre Nixon.
- Holmes aurait pu résoudre les meurtres A.B.C. plus vite que Poirot.

Je n'aurai rien à dire ici du traitement correct de ces phrases. Si le meinongien les manipule sans problèmes spéciaux, ceci donne un avantage à son approche par rapport à la mienne.)

L'ambiguïté des préfixes explique pourquoi les vérités à propos des personnages fictionnels sont parfois amputées de leurs conséquences apparentes. Supposez que nous ayons un argument (avec zéro ou plus prémisses) qui est valide, au sens modal où il est impossible pour les prémisses d'être toutes vraies et la conclusion fausse.

$$\begin{array}{l} \Psi_1, \dots, \Psi_2 \\ \hline \varphi \end{array}$$

Alors il semble clair que nous obtenons un autre argument valide si nous préfixons un opérateur « dans la fiction f ... » de manière uniforme pour chaque prémisse et à la conclusion de l'argument initial. La vérité dans une fiction donnée est close sous l'implication.

$$\begin{array}{l} \text{Dans } f, \Psi_1, \dots, \text{ Dans } f, \Psi_2 \\ \hline \text{Dans } f, \varphi \end{array}$$

Mais si nous préfixons l'opérateur « Dans la fiction f ... » à certaines prémisses de l'argument initial et pas à d'autres, ou si nous admettons que certaines mais pas toutes les prémisses sont tacitement préfixées, alors en général, ni la conclusion initiale φ ni la conclusion préfixée « Dans la fiction f , φ » ne s'en suivent. Dans l'inférence que nous considérons précédemment, il y avait deux prémisses. La prémisse que Holmes vivait au 221b Baker Street était vraie seulement si elle était comprise comme préfixée. La prémisse que le seul immeuble au 221b Baker Street était une

banque, d'autre part, était vraie seulement si elle était comprise comme sans préfixe ; car, dans les histoires, il n'y avait aucune banque à cette adresse mais plutôt une pension. Comprendre les prémisses comme nous le ferions naturellement de manière à les rendre vraies n'implique rien : ni la conclusion sans préfixe que Holmes vivait dans une banque ni la conclusion préfixée que dans les histoires, il vécut dans une banque. Comprendre les deux prémisses comme sans préfixe, la conclusion sans préfixe s'en suit mais la première prémisses est fausse. Comprendre les deux prémisses comme préfixées, la conclusion préfixée s'en suit mais la seconde prémisses est fausse⁴.

Il nous reste à voir ce qu'il faut dire à propos de l'analyse des opérateurs « Dans telle et telle fiction ... ». J'ai déjà noté que la vérité dans une fiction donnée est close sous l'implication. Une telle clôture est le signe distinctif d'un opérateur de nécessité relative, un opérateur intensionnel qui peut être analysé comme un quantificateur universel sur les mondes possibles restreint. Donc nous pouvons procéder comme suit : une phrase préfixé « Dans la fiction f , φ » est vraie (ou, comme nous pourrions aussi le dire φ est vraie dans la fiction f) ssi φ est vraie dans chaque monde possible d'un certain ensemble, cet ensemble étant en quelque sorte déterminé par la fiction f .

En première approximation, nous pourrions considérer exactement ces mondes où l'intrigue de la fiction se joue, où une suite d'événements a lieu qui correspond à l'histoire. Ce qui est vrai dans les histoires de Sherlock Holmes serait alors ce qui est vrai dans tous ces mondes possibles où il y a des personnages qui ont les attributs, qui sont dans les relations et qui font les actions qui sont attribués dans les histoires à Holmes, Watson et les autres. (Savoir si ces personnages *seraient* alors Holmes, Watson et les autres est une question qui fâche et nous devons l'étudier bientôt).

Je pense que cette proposition n'est pas parfaitement juste. D'abord, il y a une menace de circularité. Même les histoires de Holmes, pour ne pas mentionner des fictions écrites dans des styles moins explicites, n'ont pas du tout la forme de franchises chroniques. Un lecteur intelligent et informé peut en effet découvrir l'intrigue et pourrait l'écrire sous la forme d'une chronique parfaitement explicite s'il le désire. Mais cette extraction de l'intrigue hors du texte n'est pas une tâche triviale ou automatique. Peut-être que le lecteur l'accomplit seulement en comprenant ce qui est vrai dans les histoires – c'est-à-dire, seulement en exerçant sa maîtrise tacite du concept de vérité dans la fiction que nous sommes maintenant en train de chercher.

⁴ Jusqu'ici, mon traitement suit de près celui de John Heintz « Reference and Inference in Fiction », *Poetics* 8, 1979.

Si l'en est ainsi, alors une analyse qui commence par faire un usage non critique du concept d'intrigue d'une fiction pourrait bien n'avoir aucune valeur informative, même s'il est correct pour autant qu'il fonctionne.

Un second problème provient d'une observation de Saul Kripke⁵. Supposons que Conan Doyle écrit en effet des histoires de pure fiction. Il les a simplement composées. Il n'a aucune connaissance de quiconque aurait fait les actions qu'il attribue à Holmes et n'a pas recueilli d'informations tronquées à propos d'une telle personne. Il se pourrait néanmoins, par pure coïncidence, que notre propre monde soit un des mondes où l'intrigue des histoires a lieu. Peut-être y avait-il un homme dont Conan Doyle n'avait jamais entendu parlé et dont les aventures actuelles correspondent par hasard aux histoires dans tous leurs détails. Peut-être même avait-il pour nom « Sherlock Holmes », *tel qu'il est utilisé dans les histoires*. Est-ce que le nom, ainsi utilisé, réfère à l'homme dont Conan Doyle n'a jamais entendu parler ? Sûrement pas ! Il n'est pas pertinent qu'un nom homonyme soit utilisé par certaines personnes, mais pas par Conan Doyle, pour faire référence à cet homme. Nous devons distinguer entre les homonymes, tout comme nous distinguerions le nom de Londres (Angleterre) du nom homonyme de Londres (Ontario). Il est faux dans notre monde que le nom, « Sherlock Holmes », tel qu'il est utilisé dans les histoires, réfère à quelqu'un. Donc nous devons trouver quelque chose qui est vrai dans les histoires mais faux (selon notre supposition improbable) dans un des mondes où l'intrigue a lieu.

Afin d'éliminer cette difficulté, il serait commode de ne pas réfléchir abstraitement à une fiction, comme si elle était une suite de phrases ou quelque chose de la sorte. Une fiction est plutôt une histoire racontée par un conteur lors d'une occasion particulière. Il pourrait raconter son histoire autour d'un feu de camp ou bien taper un manuscrit et l'envoyer à son éditeur, mais dans chaque cas, c'est un acte de raconter l'histoire. Différents sont les actes de raconter une histoire, différentes sont les fictions. Quand Pierre Menard réécrit *Don Quichotte*, ce n'est pas la même fiction que le Quichotte de Cervantès – même s'ils sont écrits dans la même langue et se correspondent mot à mot⁶. (Cela aurait néanmoins été différent si Menard avait copié de mémoire la fiction de Cervantès ; cela n'aurait pas été du tout

⁵ Brièvement exposé dans son addenda à *La logique des noms propres* (Paris, Editions de Minuit, 1982), et discuté d'une plus large manière dans une conférence non publiée donnée au colloque tenu à l'Université de Western Ontario en 1973 et à d'autres occasions. Mes conceptions et celles de Kripke se rencontrent jusqu'à un certain point. Il met aussi en avant ce que je nomme l'ambiguïté des préfixes et considère que celui raconte l'histoire fait semblant. Les conclusions qu'il tire à partir de l'observation présente, néanmoins, diffèrent considérablement des miennes.

⁶ Borgès, *Fictions* (1951), Paris, Gallimard, 1974.

ce que j'appelle un acte de raconter une histoire.) Un acte de raconter une histoire peut, cependant, être le récit de deux fictions différentes : l'un est une fantaisie inoffensive racontée aux enfants et aux censeurs, l'autre une allégorie subversive racontée simultanément aux *cognoscenti*.

Raconter une histoire, c'est faire semblant. Le conteur prétend raconter la vérité à propos de ce qu'il connaît. Il prétend parler des personnages qu'il connaît et à qui il se réfère, typiquement au moyen de noms propres. Mais si son histoire est une fiction, il ne le fait pas vraiment. Habituellement, ce qu'il prétend faire n'a pas la moindre tendance à tromper personne, n'en a pas la moindre intention. Néanmoins, il joue un faux rôle, faisant comme s'il racontait des faits alors qu'il ne le fait pas. Le cas le plus flagrant est quand la fiction est racontée à la première personne. Conan Doyle prétend être le docteur nommé Watson, engagé dans l'édition d'une autobiographie véridique rapportant des événements dont il a été le témoin. Mais le cas d'un récit à la troisième personne n'est pas essentiellement différent. L'auteur est supposé raconter la vérité à propos de choses qu'il a d'une certaine manière été amené à connaître, bien qu'il ne soit pas dit comment il les a découvertes. C'est pourquoi, il y a un paradoxe pragmatique qui s'apparente à une contradiction dans un récit à la troisième personne qui finit par « ... et personne ne survécut pour raconter l'histoire ».

Je suggère que les mondes que nous devons étudier sont les mondes où la fiction est racontée mais comme un fait connu et non comme fiction. L'acte de raconter une histoire a lieu exactement comme il a lieu ici dans notre monde ; mais là-bas *c'est vraiment* ce qu'ici on prétend faussement être : raconter la vérité à propos de ce que le conteur connaît⁷. Notre propre monde ne peut pas être un tel monde ; car si c'est bien une fiction à laquelle nous avons affaire, alors l'acte de raconter une histoire dans notre monde n'était pas ce qu'il prétendait être. Cela n'importe pas si, à l'insu de

⁷ Il y a des exceptions. Parfois, le conteur prétend énoncer un mélange de vérités et mensonges à propos de ce qu'il connaît, ou des divagations donnant une version déformée des événements, ou bien encore quelque chose de similaire. Tolkien prétend explicitement être le traducteur et l'éditeur du *Livre Rouge de la Marche de l'Ouest*, un livre ancien qui est d'une certaine manière, maintenant, en sa possession et qu'il sait, d'une certaine manière, être un récit fiable des événements. Il ne prétend pas en être l'auteur, sinon il n'écrit pas en anglais. (En effet, la composition du *Livre Rouge* par différents Hobbits est racontée dans le *Livre Rouge* lui-même.) Je dirais la même chose à propos du roman historique à la première personne écrit en anglais et dans lequel le narrateur est un grec de l'Antiquité. L'auteur ne prétend pas être le véritable narrateur de l'histoire, mais plutôt il prétend être quelqu'un de notre époque qui, d'une certaine manière, a obtenu l'histoire du narrateur grec, sait qu'elle est vraie et nous la transmet par une traduction. Dans ces cas exceptionnels aussi, la chose à faire est de considérer ces mondes où l'acte de raconter une histoire est réellement ce qui est prétendu avoir lieu – divagations, traduction fiable d'une source fiable ou autres – dans notre monde. J'omettrai de mentionner ces cas exceptionnels dans la suite de l'article.

l'auteur, nous monde est un monde dans lequel l'intrigue a lieu. La vie réelle de Sherlock Holmes n'aurait pas annulé ce que Conan Doyle est supposé faire, si Conan Doyle n'avait jamais entendu parlé de lui. (Le Holmes de la vie réelle aurait eu un Watson de la vie réelle qui aurait raconté des histoires vraies à propos des aventures dont il aurait été le témoin. Mais même si son autobiographie correspondait mot à mot à la fiction de Conan Doyle, ce ne serait pas les mêmes histoires, pas plus que le *Quichotte* de Cervantès n'est la même histoire que celui de Menard. Par conséquent, notre monde ne serait toujours pas celui où les histoires de Holmes – les *mêmes* histoires de Holmes que Conan Doyle raconte comme fictions – seraient racontées comme un fait connu.) D'un autre côté, tout monde où l'histoire est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction doit appartenir aux mondes dans lesquels l'intrigue de l'histoire a lieu. Sinon, qu'elle ait eu lieu ne serait ni connu ni raconté.

Je m'appuie sur une notion d'identité transmondaine pour les histoires ; cela a partiellement à voir avec la correspondance mot à mot et partiellement à voir avec l'identité transmondaine (ou peut-être avec une relation de contrepartie) pour les actes de raconter une histoire. Ici, dans notre monde, nous avons une fiction *f*, racontée selon un acte *a* de récit d'une histoire ; dans un autre monde nous avons un acte *a'* de récit vrai à propos de faits ; les histoires racontées dans *a* et *a'* se correspondent mot à mot, et les mots ont le même sens. Cela signifie-t-il que l'autre monde est un monde où *f* est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction ? Pas nécessairement, comme le montre le cas de Menard. Il est aussi requis que *a* et *a'* soient le même acte de raconter une histoire (ou au moins des contreparties). Est-ce si grave ? Vous aimeriez certainement en savoir plus sur le critère de l'identité transmondaine (ou sur la relation de contrepartie) pour les actes de raconter une histoire, et moi aussi en réalité. Mais je pense que nous en comprenons assez pour que cela suffise à continuer. Je ne vois aucun danger de circularité ici puisque je ne vois aucune manière d'utiliser le concept de vérité dans une fiction pour nous aider lors de l'analyse de l'identité transmondaine des actes de raconter une histoire.

Supposons qu'une fiction emploie des noms tels « Sherlock Holmes ». Dans ces mondes où la même histoire est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction, ces noms sont réellement ce qu'ils prétendent être ici : des noms propres ordinaires de personnages existants et connus du conteur. Ici, dans notre monde, le conteur prétend seulement que « Sherlock Holmes » a la caractéristique sémantique d'un nom propre ordinaire. Nous n'avons pas de raison du tout de supposer que le nom, tel qu'il est utilisé ici

dans notre monde, a réellement cette caractéristique. Tel que nous l'utilisons, il serait très dissemblable d'un nom propre ordinaire. En effet, il aurait un sens qui ne serait pas du tout rigide, un sens largement régi par les descriptions de Holmes et de ses actions telles qu'on les trouve dans les histoires. Voici ce que je suggère : le sens de « Sherlock Holmes » tel que nous l'utilisons est tel que, pour tout monde w où les histoires de Holmes sont racontées comme des faits connus et non des fictions, le nom dénote dans w n'importe quel membre de w qui joue là-bas le rôle de Holmes. Une partie de ce rôle est bien sûr de porter le nom propre ordinaire « Sherlock Holmes ». Mais cela montre seulement que « Sherlock Holmes » est utilisé dans w comme un nom propre ordinaire, non pas qu'il est utilisé ainsi ici^{8,9}.

Je suggère aussi, avec moins de certitude, qu'à chaque fois qu'un monde w n'est pas un des mondes simplement considéré, le sens de « Sherlock Holmes » tel que nous l'utilisons est tel qu'il n'assigne aucune dénotation dans w . Si nous avons raison de penser que Conan Doyle raconte les histoires de Holmes comme une fiction, alors il s'en suit que « Sherlock Holmes » est sans dénotation ici dans notre monde. Il ne dénote pas le Sherlock Holmes de la vie réelle dont Conan Doyle n'a jamais entendu parlé, s'il en existe un.

Nous avons atteint une suggestion que j'appellerai ANALYSE 0 : *Une phrase de la forme « Dans la fiction f , ϕ » est vraie ssi ϕ est vraie dans tout monde où f est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction.*

Est-ce correct ? Certains d'entre nous ne se lassent jamais de nous dire de ne rien dire dans une fiction qui ne serait pas explicitement ici, et l'Analyse 0 servira à saisir ce que font ceux qui adoptent cette position dans sa forme la plus extrême. La plupart d'entre nous se satisfont de lire une fiction s'appuyant sur un arrière-plan de faits bien connus, « lisant à travers » le contenu de la fiction qui n'est pas ici explicitement mais qui provient en même temps du contenu explicite et de l'arrière-plan factuel. L'Analyse 0 ne s'intéresse pas à l'arrière-plan. Ainsi, elle prend en

⁸ Un traitement assez similaire des noms fictionnels, différant du mien en ce qu'il admet que les significations actuelle et supposée de « Sherlock Holmes » sont les mêmes, est donné par Robert Stalnaker, « Assertion » in *Syntax and Semantics* 9, Peter Cole (éd), New York, Academic Press, 1978.

⁹ Nous sommes nombreux à n'avoir pas lu les histoires, nous ne pouvons pas produire les descriptions qui régissent largement le sens non rigide de « Sherlock Holmes », et nous utilisons ce nom simplement au sens du meilleur expert des Irréguliers de Baker Street. Il n'y a aucun problème ici. La représentation causale de la contagion du sens par Kripke, dans *La logique des noms propres* (*op. cit.*), serait aussi valable pour les sens non rigides que pour les rigides. L'ignorant utilise « Sherlock Holmes » dans son sens non rigide standard s'il l'a reçu de quelqu'un d'autre qui les connaît, ou ... les théories de Kripke sur la rigidité ne pourraient pas être défendues sans l'aide d'une théorie de la contagion de la signification ; la contagion sans la rigidité, d'un autre côté, semble ne pas poser problème.

considération trop de mondes possibles de telle sorte que dans la fiction, certaines choses ne se révéleraient pas être vraies.

Par exemple, j'affirme que dans les histoires de Holmes, Holmes vit plus près de Paddington Station que de Waterloo Station. Un coup d'œil à la carte vous montrera que son adresse à Baker Street est plus près de Paddington. Or, la carte n'est pas un élément des histoires ; et autant que je le sache, il n'est jamais dit ou supposé dans les histoires elles-mêmes que Holmes vit plus près de Paddington. Il y a des mondes possibles où les histoires de Holmes sont racontées comme un fait connu plutôt que comme une fiction qui diffèrent de toutes sortes de manières de celles que nous racontons. Parmi ces mondes où Holmes vit dans un Londres organisé très différemment du Londres de notre monde, il y a un Londres où l'adresse de Holmes dans Baker Street est plus proche de Waterloo Station que de Paddington.

(Je ne suppose pas que de telles distorsions de la géographie empêchent que dans d'autres mondes, les lieux appelés « Londres », « Paddington Station » ... , ou leurs contreparties, soit les mêmes que ce qui est nommé actuellement. Même si je me trompe, cela ne remet pas pour autant en cause mon affirmation qu'il y a des mondes où les histoires sont racontées comme un fait connu mais où il est vrai que Holmes vit plus près de Waterloo que de Paddington. Nous sommes libres de considérer que les noms de lieu, tels qu'ils sont utilisés dans les histoires, comme des noms de fiction avec un sens non rigide comme le sens non rigide que j'ai déjà attribué à « Sherlock Holmes ». Cela signifierait incidemment que « Paddington Station » tel qu'il est utilisé dans les histoires, ne dénote pas la station actuelle relative à ce nom.)

De même, j'affirme qu'il est vrai, sans que cela soit explicite que Holmes n'a pas une troisième narine dans les histoires ; qu'il n'a jamais traité une affaire où le meurtrier se révéla être un gnome pourpre ; qu'il a résolu ses affaires sans l'aide d'une révélation divine ; qu'il n'a jamais visité les lunes de Saturne ; qu'il portait un caleçon.

Pour le dire précisément, il est trompeur de raisonner à partir d'un mélange de vérités factuelles et de vérités dans la fiction pour obtenir en conclusion des vérités dans la fiction. Mais dans la pratique, l'erreur n'est souvent pas si grave. Les prémisses factuelles dans un raisonnement mélangé pourraient être des éléments de l'arrière-plan à partir duquel nous lisons la fiction. Elles pourraient être introduites dans la fiction, non pas parce qu'il y a quelque chose qui les rend vraies explicitement dans la fiction, mais plutôt parce qu'il n'y a rien qui les rende fausses. Il n'y a rien dans les histoires de Holmes, par exemple, qui nous donne une raison de

mettre entre parenthèses notre savoir d'arrière-plan relatif aux principaux aspects de la géographie londonienne. Seuls quelques détails doivent être changés – principalement des détails relatifs au 221b Baker Street. Déplacer les stations de métro, ou même considérer que leur localisation est une question ouverte, serait injustifié. Ce qui est vrai de fait à propos de leurs localisations est vrai aussi dans les histoires. Il n'y a donc aucune erreur si l'on raisonne à partir de ses faits pour obtenir des conclusions sur ce qui est vrai dans les histoires.

Vous avez déjà entendu parler de cela. Raisonner à propos de la vérité dans une fiction, c'est comme raisonner avec des contrefactuels. Nous faisons une supposition contraire aux faits – que se passerait-il si cette allumette avait été grattée ? En raisonnant sur ce qui se serait passé dans cette situation contrefactuelle, nous utilisons des prémisses factuelles. L'allumette était sèche, il y avait de l'oxygène, et ainsi de suite. Mais nous n'utilisons pas des prémisses factuelles toutes ensemble librement, puisque certaines d'entre elles seraient victimes du changement dû au passage de l'actualité à la situation contrefactuelle envisagée. Nous n'utilisons pas la prémisse factuelle selon laquelle l'allumette était dans une boîte à ce moment-là, ou qu'elle était à température ambiante une seconde avant. Nous nous éloignons de l'actualité autant que nous le devons pour atteindre un monde possible où la supposition contrefactuelle devient vraie (et cela peut aller assez loin si la supposition est très imaginaire). Mais nous ne faisons pas de modifications gratuites. Nous maintenons fixes les caractéristiques de l'actualité qui n'ont pas à être changées en tant que moyens les moins perturbateurs de rendre vraie la supposition. Nous pouvons raisonner en toute sûreté à partir de l'arrière-plan factuel qui reste ainsi fixé.

À l'heure actuelle, différents auteurs considèrent les conditionnels contrefactuels selon les indications évoquées. Les différences de détail entre ces considérations ne sont pas importantes pour ce qui nous occupe à présent. Ma propre version¹⁰ est la suivante. Un contrefactuel de la forme « S'il était le cas que φ , alors il serait le cas que Ψ » est vrai non trivialement ssi un monde possible où φ et Ψ sont vrais diffère moins de notre monde actuel, toutes choses égales par ailleurs, que n'importe quel monde où φ est vrai mais où Ψ ne l'est pas. Il est trivialement vrai ssi φ n'est vrai dans aucun monde possible. (J'ometts les restrictions sur l'accessibilité pour plus de simplicité.)

Revenons à la vérité dans la fiction, souvenez vous que le problème d'Analyse 0 était qu'elle ignorait l'arrière-plan, et par conséquent prenait en compte des mondes bizarres qui différaient sans raison de notre monde

¹⁰ Donnée dans *Counterfactuals*, Oxford, Blackwell, 1973.

actuel. Une fiction requiert en général des écarts par rapport à l'actualité, et même beaucoup si c'est une fiction très imaginaire. Mais nous avons besoin de contrôler ces écarts par rapport à l'actualité. Il est faux, ou au moins excentrique, de lire les histoires de Holmes comme si elles pouvaient, d'après ce que nous savons, avoir lieu dans un monde où des détectives avec trois narines poursuivent des gnomes pourpres. Le remède est, pour le dire brutalement, d'analyser ces phrases sur la vérité dans la fiction comme des contrefactuels. Ce qui est vrai dans les histoires de Sherlock Holmes est ce qui serait vrai si ces histoires étaient racontées comme des faits connus plutôt que comme des fictions.

En explicitant ce point conformément à mon traitement des contrefactuels, nous obtenons ANALYSE 1 : *Une phrase de la forme « dans la fiction f , φ » est vraie non trivialement ssi un monde où f est racontée comme un fait connu et où φ est vraie diffère moins de notre monde actuel, toutes choses égales par ailleurs, qu'aucun autre monde où f est racontée comme un fait connu et où φ n'est pas vraie. Elle est trivialement vraie ssi il n'y a aucun monde possible où f est racontée comme un fait connu. (Je renvoie à plus tard les considérations sur le cas trivial.)*

Nous parlons parfois *du* monde d'une fiction. Ce qui est vrai dans les histoires de Holmes est ce qui est vrai, comme l'on dit, « dans le monde de Sherlock Holmes ». Que nous le disions suggère qu'il est juste de ne pas considérer tous les mondes où l'intrigue des histoires a lieu, et de ne même pas considérer tous les mondes où les histoires sont racontées comme des faits connus. « Dans le monde de Sherlock Holmes » comme actuellement, Baker Street est plus proche de Paddington Station que de Waterloo Station et il n'y a pas de gnomes pourpres. Mais cela n'irait pas de suivre le langage ordinaire jusqu'à supposer que nous pouvons, d'une certaine manière, distinguer un unique monde où les histoires sont racontées comme un fait connu. Le monde de Sherlock Holmes est-il un monde où Sherlock Holmes a un nombre pair ou bien un nombre impair de cheveux sur sa tête au moment où il rencontre pour la première fois Watson ? Quel est le groupe sanguin de l'inspecteur Lestrade ? Il est absurde de supposer que ces questions à propos du monde de Sherlock Holmes ont des réponses. La meilleure explication de ceci est que les mondes de Sherlock Holmes sont divers, et les questions ont différentes réponses, relatives à ces différents mondes. Si nous pouvons faire l'hypothèse que certains de ces mondes où les histoires sont racontées comme des faits connus diffèrent moins de notre monde, alors ces mondes sont les mondes de Sherlock Holmes. Ce qui est vrai en eux est vrai dans les histoires ; ce que est faux en eux est faux dans les histoires ; ce qui est vrai dans certains et faux dans d'autres n'est ni vrai

ni faux dans les histoires. Chaque question stupide posée ci-dessus tomberait, sans doute possible, dans la dernière catégorie. C'est pour la même raison que la chorale des sœurs, des cousins et des tantes de Sir Joseph Porter n'a pas de taille déterminée : elle a une taille différente dans chaque monde de *H. M. S. Pinafore*¹¹.

Selon l'Analyse 1, la vérité dans une fiction donnée dépend de faits contingents. Je n'ai pas à l'esprit la possibilité vague que des propriétés accidentelles de la fiction puisse en venir, d'une certaine manière, à déterminer quels sont les mondes où cette fiction est racontée comme un fait connu. Plutôt, lequel de ces mondes diffère le plus du nôtre et lesquels diffèrent moins, et lequel (s'il y en a un) diffère le moins, est contingent. C'est parce que c'est un fait contingent – en réalité, c'est le fait contingent dont tous les autres dépendent – que tel monde possible est notre monde actuel. Dans la mesure où le style de notre monde se retrouve dans les mondes de Sherlock Holmes, ce qui est vrai dans les histoires dépend de comment est notre monde. Si les stations de métro de Londres avaient été différemment localisées, il aurait été vrai dans les histoires (et pas parce que les histoires auraient été différentes) que Holmes vivait plus près de Waterloo Station que de Paddington Station.

Cette contingence ne pose pas de problème quand la vérité dans la fiction dépend de faits contingents bien connus à propos de notre monde, comme c'est le cas dans les exemples que j'ai donnés pour justifier l'Analyse 1. C'est plus problématique si la vérité dans la fiction se révèle dépendre de faits contingents qui ne sont pas bien connus. Dans un article exposant des faits peu connus à propos du mouvement des serpents, Carl Gans argumente ainsi :

Dans « Une étude en rouge », Sherlock Holmes résout un meurtre mystérieux en montrant que la victime a été tuée par une vipère de Russell qui est montée le long du cordon de sonnette. Ce qu'Holmes n'avait pas réalisé était que la vipère de Russell n'est pas un constricteur. Le serpent est par conséquent incapable de mouvements sinueux et ne pouvait pas être monté le long du cordon. Soit le serpent a atteint sa victime autrement, soit le mystère n'a pas été éclairci¹².

Nous devons examiner avec méfiance ce raisonnement. Certes, si l'Analyse 1 est correcte, alors l'argument de Gans l'est aussi. L'histoire ne

¹¹ Heintz (*op. cit.*) n'est pas d'accord ; il suppose que pour chaque fiction il n'y a qu'un seul monde à considérer, mais un monde qui, pour certaines de ses caractéristiques, reste indéterminé. Je ne sais pas quoi penser d'un monde indéterminé, sauf si je le considère comme une superposition de toutes les manières possibles de résoudre l'indétermination – ou, en langage plus clair, comme un ensemble de mondes déterminés qui diffèrent par leurs caractéristiques en question.

¹² Carl Gans, « How Snakes Move », *Scientific American*, 222, 1970, p. 93

dit pas du tout que Holmes avait raison à propos du serpent montant le long du cordon. Ainsi, il y a des mondes où les histoires de Holmes sont racontées comme des faits connus, où le serpent atteint la victime par un autre moyen, et où Holmes par conséquent se trompe. On peut présumer que certains de ces mondes diffèrent moins du nôtre que ces rivaux où Holmes avait raison et où la vipère de Russell est capable de mouvements sinueux sur un cordon. L'infaillibilité de Holmes, bien sûr, ne ressemble à rien d'actuel et n'apporte aucune compensation ; notre monde ne contient aucun Holmes infaillible.

La psychanalyse des personnages fictionnels nous fournit un exemple plus décisif. Le critique utilise (ce qu'il croit être) des faits peu connus à propos de la psychologie humaine comme des prémisses et il raisonne en vue de conclusions qui sont loin d'être évidentes à propos de l'enfance ou des états mentaux adultes du personnage fictionnel. Selon l'Analyse 1, sa procédure est justifiée. À moins de trouver des considérations qui compensent ceci, considérer les mondes où le fait peu connu de la psychologie n'est pas le cas serait s'éloigner gratuitement de l'actualité.

La psychanalyse des personnages fictionnels a rencontré de vigoureuses objections. Il en va de même pour l'argument de Gans, si quelqu'un s'en souciait. Je resterai neutre quant à ces disputes, et j'essaierai de répondre aux attentes des deux partis. L'Analyse 1, ou quelque chose de proche, devrait conserver l'usage de Gans et la psychanalyse littéraire. Cherchons une analyse alternative qui conserve l'usage contradictoire des deux opposants. Je ne chercherai pas à dire qui a l'usage le plus stimulant pour l'appréciation des fictions et pour l'appréciation critique.

Supposez que nous décidions, *contra* Gans et la psychanalyse littéraire, que les faits peu connus ou inconnus à propos de notre monde ne sont pas pertinents pour la vérité dans la fiction. Mais ne retombons pas dans l'Analyse 0 ; ce n'est pas notre seule alternative. Reconnaissons encore qu'il est parfaitement légitime de raisonner à partir de la vérité de la fiction en vue de l'arrière-plan des faits bien connus.

S'agit-il réellement de faits ? Il semble que si les faits peu connus ou inconnus ne sont pas pertinents, alors ne le sont pas non plus les erreurs peu connues ou inconnues d'un ensemble d'opinions partagées qui est généralement tenu pour un fait. Nous pensons que nous savons tous qu'il n'y a pas de gnomes pourpres, mais qu'en est-il s'il y en a réellement quelques uns, inconnus de tous sauf d'eux-mêmes, vivants dans une cabane isolée près du Loch Ness ? Une fois que nous avons mis à part l'usage donné par l'Analyse 1, il semble clair que même s'il y a des gnomes pourpres dans un coin caché de notre monde actuel, aucun d'entre eux n'est

dans les mondes de Sherlock Holmes. Nous en venons à concevoir la vérité dans la fiction comme le produit commun d'un contenu explicite et d'un arrière-plan de croyances très courantes.

Nos propres croyances ? Je ne pense pas. Cela voudrait dire que ce qui est vrai dans une fiction est en constant changement. Gans se trompe probablement sur ce point, mais il aurait raison à propos de l'erreur de Holmes s'il existait suffisamment de personnes ayant lu son article et ayant appris que la vipère de Russell ne peut monter le long du cordon. Quand la carte du Londres de l'époque victorienne sera finalement oubliée, il cessera d'être vrai que Holmes vivait plus près de Paddington que de Waterloo. C'est étrange à dire, mais l'historien ne serait pas en meilleure position pour savoir ce qui était vrai dans les fictions de sa période que le profane ignorant. Ceci ne peut pas être vrai. Ce qui fut vrai dans la fiction quand elle fut racontée pour la première fois doit rester vrai en elle pour toujours. C'est notre connaissance de ce qui est vrai dans la fiction qui peut croître ou décroître.

L'arrière-plan adéquat est donc formé de croyances qui sont très courantes dans la communauté d'origine de la fiction : les croyances de l'auteur et de son audience visée. Et en effet, les prémisses factuelles qui nous semblaient acceptables dans les raisonnements à propos de Sherlock Holmes étaient généralement crues dans la communauté d'origine des histoires. Tout le monde savait approximativement où les principales stations de Londres se situaient, personne ne croyait aux gnomes pourpres, et ainsi de suite.

Une dernière complication. Supposez que Conan Doyle croyait en secret aux gnomes pourpres ; pensant que sa croyance n'était pas partagée de tous, il la gardait soigneusement pour lui-même par peur du ridicule. En particulier, il ne laissait aucune trace de sa croyance dans les histoires. Supposez alors chacun de ses lecteurs initiaux croyait aussi secrètement aux gnomes pourpres, chacun pensant que sa propre croyance n'était partagée par personne d'autres. Il est alors clair (pour autant que quelque chose soit clair dans une situation si étrange) que la croyance aux gnomes pourpres ne « règne généralement » pas de la bonne manière, et il n'y a toujours pas de gnomes pourpres dans les mondes de Sherlock Holmes. Nous parlerons d'une croyance *prévalente* dans une communauté à un moment donné ssi à peu près tout le monde la partage, ssi à peu près tout le monde pense qu'à peu près tous les autres la partagent, et ainsi de suite¹³. Nous pouvons

¹³ Une meilleure définition de la croyance prévalente, sous le nom de « connaissance commune », peut être trouvée dans mon *Convention* (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1969, p. 52-60). Le nom fut mal choisi, puisqu'il n'y a aucune assurance

conclure que l'arrière-plan comporte les croyances qui sont prévalentes dans la communauté d'origine de la fiction.

Posons, sous forme d'idéalisation, que les croyances prévalentes dans la communauté sont chacune possibles et conjointement compossibles. Nous pouvons alors assigner à la communauté un ensemble de mondes possibles, appelé les *mondes de la croyance collective* de la communauté, comprenant exactement ces mondes où les croyances prévalentes sont toutes vraies. Sauf si la communauté a une chance inhabituelle, le monde actuel n'appartient pas à cet ensemble. En fait, le monde actuel détermine les mondes de la croyance collective de la communauté d'origine de la fiction et ensuite élimine l'analyse. (Ce qu'est la communauté et ce que sont les croyances prévalentes est bien sûr un fait contingent.) Il nous reste deux ensembles de mondes : les mondes où la fiction est racontée comme un fait connu, et les mondes de la croyance collective de la communauté d'origine. Le premier ensemble donne le contenu de la fiction ; le second donne l'arrière-plan des croyances prévalentes.

Ce serait une erreur de simplement considérer les mondes qui appartiennent à ces deux ensembles. Les fictions vont d'habitude contre au moins quelques croyances prévalentes de la communauté. Je peux certainement raconter une histoire dans laquelle apparaissent des gnomes pourpres, bien qu'il n'y en ait aucun dans les mondes de la croyance collective. Bien plus, c'est une croyance prévalente courante dans la communauté d'origine d'une fiction que l'histoire n'est pas racontée comme un fait connu – les conteurs trompent rarement – ainsi aucun des mondes où la fiction est racontée comme un fait connu ne peut être un monde de la croyance collective de la communauté. Même si les deux ensembles ont une intersection commune (la fiction est plausible et l'auteur nous la présente comme un fait), les mondes qui appartiennent aux deux ensembles sont susceptibles d'être spéciaux sans que cela ait rien à voir avec ce qui est vrai dans la fiction. Supposez que l'histoire raconte un récent cambriolage raté, et supposez qu'elle finisse juste au moment où la police arrive. Tout monde de notre croyance collective où cette histoire est racontée comme un fait connu est un monde où le cambriolage fut camouflé avec succès ; alors c'est une croyance prévalente parmi nous qu'aucun cambriolage de cette sorte n'a fait la une. Cela ne rend pas vrai dans l'histoire que le cambriolage fut camouflé.

qu'il s'agit d'une connaissance, ou même qu'elle sera vraie. Voir aussi la discussion de « connaissance mutuelle » in Stephen Schiffer, *Meaning*, Oxford, Oxford University Press, 1972, p. 30-42.

Ce dont nous avons besoin, c'est de quelque chose comme l'analyse 1, mais appliquée du point de vue des mondes de la croyance collective plutôt que du monde actuel. Ce qui est vrai dans les histoires de Sherlock Holmes est ce qui serait vrai relativement aux croyances prévalentes de la communauté d'origine, si ces histoires étaient racontées comme des faits connus plutôt que comme des fictions.

Explicitons ceci, et nous obtenons l'ANALYSE 2 : *Une phrase de la forme « dans la fiction f , ϕ » est vraie non trivialement ssi, si w est un des monde de la croyance collective de la communauté d'origine de f , alors un monde où f est racontée comme un fait connu et ϕ est vraie, diffère moins du monde w , toutes choses égales par ailleurs, que de n'importe quel monde où f est racontée comme un fait connu et ϕ n'est pas vraie. Elle est trivialement vraie ssi il n'y a pas de monde possible où f est racontée comme un fait vrai. C'est l'Analyse 2, ou quelque chose de proche, que je propose à ceux qui s'opposent à Gans et à la psychanalyse littéraire.*

Je vais étudier brièvement deux domaines où il reste des difficultés et résumer les stratégies pour les traiter. Je ne proposerai cependant pas d'analyses améliorées ; en partie parce que je ne suis pas sûr des changements à faire, et en partie parce que l'Analyse 2 est déjà suffisamment complexe.

J'ai dit que la vérité dans la fiction est le produit commun de deux sources : le contenu explicite de la fiction, et un arrière-plan consistant soit en faits à propos de notre monde (Analyse 1) soit en croyances prévalentes dans la communauté d'origine (Analyse 2). Peut-être y a-t-il une troisième source qui y contribue aussi : les imports d'autres vérités dans la fiction. Il y a deux cas : en deçà de la fiction et entre les fictions.

Dans l'*Opéra de quat'sous*, les personnages principaux sont un groupe de traîtres. Ils se trahissent constamment les uns les autres, par appât du gain ou pour fuir un danger. Il y a aussi un chanteur de rue. Il se présente, chante la ballade de Mackie-le-Surineur, et fait ses affaires sans trahir personne. Est-il aussi un compagnon traître ? Le contenu explicite ne le dit pas. Les personnes réelles ne sont pas à ce point des traîtres et même si, dans l'Allemagne de Weimar, il n'y avait pas la croyance prévalente qu'elles l'étaient, l'arrière-plan ne fait pas de lui un traître. Il y a alors une raison modérément bonne de dire qu'il était un traître : dans l'*Opéra de quat'sous*, c'est ainsi que sont les gens. Dans les mondes de l'*Opéra de quat'sous*, tous ceux qui sont mis à l'épreuve se révèlent être des traîtres, le chanteur de rue l'est aussi sans doute, comme les autres ; lui aussi se révélerait être un traître si nous en savions plus sur lui. Sa nature de traître

est un import infra-fictionnel fondé sur les natures traîtresses dans l'histoire de Macheath, Polly, Tiger Brown, et des autres.

Supposez que j'écrive une histoire à propos de Sculch le dragon, une belle princesse, un chevalier audacieux et que sais-je encore. Ce serait un cas parfaitement courant de ce genre littéraire, sauf que je ne dirais jamais que Sculch crache du feu. Crache-t-il néanmoins du feu dans mon histoire ? Peut-être, parce que les dragons dans ce type d'histoire crachent bien du feu. Mais le contenu explicite ne dit pas qu'il crache du feu. L'arrière-plan non plus, puisque actuellement et selon nos croyances, il n'y a pas d'animal qui crache du feu. (Cela pourrait être analytique que rien ne peut être un dragon à moins de cracher du feu. Mais supposez que je n'ai jamais *appelé* Sculch un dragon ; je l'ai simplement doté de tous les attributs standards des dragons sauf celui de cracher du feu.) Si Sculch crache du feu dans l'histoire, c'est par un import inter-fictionnel à partir de ce qui est vrai des dragons dans les autres histoires.

J'ai parlé des histoires de Holmes de Conan Doyle ; mais un grand nombre d'écrivains ont aussi écrit des histoires de Holmes. Cela n'aurait pas beaucoup de pertinence sans l'import inter-fictionnel. Bien sûr, beaucoup de choses sont vraies dans ces histoires satellites non pas à cause du contenu explicite de l'histoire satellite lui-même, et non pas parce qu'ils appartiennent à l'arrière-plan, mais plutôt parce qu'elles sont importées des histoires de Holmes initialement racontées par Conan Doyle. De même, si au lieu de se demander ce qui est vrai dans le corpus entier des histoires de Holmes racontées par Conan Doyle, nous nous demandons ce qui est vrai dans « Le chien des Baskerville », nous trouverons sans aucun doute plein de choses qui sont vraies dans cette histoire seulement en vertu de ce que l'on importe des autres histoires de Holmes racontées par Conan Doyle.

Je me tourne finalement vers les vérités vides des fictions impossibles. Nous dirons d'une fiction qu'elle est *impossible* ssi il n'y a pas de monde où elle est racontée comme un fait connu plutôt que comme une fiction. Premièrement, l'intrigue peut être impossible. Deuxièmement, une intrigue possible peut impliquer qu'il ne peut exister personne pour connaître les événements en question ou en parler. Si une fiction est impossible dans le second sens, alors la raconter comme un fait connu signifierait connaître sa vérité et raconter avec vérité quelque chose qui implique que sa vérité ne peut être connue ; ce qui est impossible.

Selon mes trois analyses, tout ce qui est vrai trivialement est une fiction impossible. Cela semble entièrement satisfaisant si l'impossibilité est flagrante si nous avons affaire à une fantaisie à propos des troubles d'un homme qui a réussi la quadrature du cercle, ou avec la pire sorte d'histoire

incohérente de voyage à travers le temps. Nous ne pouvons pas espérer obtenir un concept non trivial de la vérité pour les fictions impossibles de manière flagrante, ou peut-être nous ne pouvons espérer en avoir un que s'il y a des mondes possibles impossibles aussi bien que des mondes possibles possibles – condition à ne pas prendre trop au sérieux.

Mais que faire avec une fiction qui n'est pas impossible de manière flagrante mais impossible seulement par ce que l'auteur a été négligent ? J'ai parlé de la vérité dans les histoires de Sherlock Holmes. Pour le dire plus précisément, prises ensemble, elles forment une fiction impossible. Conan Doyle se contredit lui-même d'une histoire à l'autre à propos de la localisation de la blessure de guerre de Watson. Encore une fois, je ne veux pas dire simplement que tout est vrai dans les histoires de Holmes !

Je suppose que nous devons procéder en deux étapes pour dire ce qui est vrai dans une fiction impossible de manière vénielle telles que les histoires de Holmes. Premièrement, allez de la fiction impossible originale vers les différentes versions révisées possibles qui restent le plus proche de l'originale. Ensuite, dites que ce qui est vrai dans l'originale est ce qui est vrai selon une de nos analyses de la vérité non triviale dans une fiction, dans toutes les versions révisées. Alors rien de déterminé ne sera vrai dans les histoires de Holmes à propos de la localisation de la blessure de Watson. Puisque Conan Doyle la situe différemment, les différentes versions révisées seront différentes. Mais au moins il sera vrai dans les histoires que Watson fut blessé ailleurs que dans le gros orteil gauche. Conan Doyle situe la blessure en différents endroits, mais jamais là. Ainsi aucune des versions révisées ne situera la blessure dans le gros orteil gauche, puisque cela changerait l'histoire plus que ce que la cohérence demande.

Les versions révisées, comme la version originale, seront associées avec des actes de raconter une histoire. Les versions révisées, contrairement à l'original, ne seront pas actuellement racontées soit comme des fictions soit comme des faits connus. Mais il y a des mondes où elles sont racontées comme des fictions, et des mondes où elles sont racontées comme des faits connus.

Même quand la fiction originale n'est pas vraiment impossible, il peut exister des cas dans lesquels il serait meilleur de considérer non pas la vérité dans la fiction originale mais plutôt la vérité dans toutes les versions révisées disponibles. Nous avons un ensemble de romans en trois volumes en 1878. Nous apprenons dans le premier volume que le héros a diné à Glasgow un jour. Dans le troisième volume, il apparaît qu'il était à Londres le même après-midi. En aucun cas, ce roman se révèle être une fantaisie sur les transferts rapides. L'auteur était simplement négligent. Nous pouvons

efficacement appliquer nos analyses directement au roman tel qu'il est écrit. Puisque les mondes les plus proches où il est raconté comme un fait connu sont des mondes comprenant des moyens de transport étonnants, le résultat étonnerait quiconque – par exemple, notre auteur étourdi – qui n'avait pas cherché à établir un calendrier précis des déplacements du héros. Il serait plus charitable d'appliquer ces analyses non pas à l'histoire originale mais plutôt aux versions minimalement révisées qui font que les déplacements du héros sont réalisables par des moyens de transport disponibles en 1878. Ce serait meilleur s'il y a au moins des manières de bien établir la chronologie sans changements majeurs dans l'intrigue. Cela peut ne pas être possible, et dans ce cas peut-être que la vérité de la version originale – aussi surprenant que cela soit – est ce que nous pouvons faire de mieux¹⁴.

¹⁴ Je remercie les nombreux amis et collègues qui m'ont fourni des commentaires utiles sur une version antérieure de cet article, et je remercie *The American Council of Learned Societies* pour le soutien de mes recherches. Un merci tout particulier à John G. Bennett et Saul Kripke pour leurs discussions précieuses.